

**Pascal Commère**

## *P'tite mouche*

Ce que j'ai pu, P'tite mouche, l'aimer, comment dire mieux. Et qu'elle me l'ait rendu. Depuis le jour, longtemps de ça, que j'avais eu en tête de revoir ma technique du tango... Le paso-doble, d'accord ; ce serait pour plus tard. Je tentai quelques pas. Avec circonspection, ainsi qu'on procède dans ce genre de situation, et mettant à profit les avantages de la synanthropie, c'est-à-dire qu'avançant – si tant est que progresser de quelques millimètres justifie un tel verbe – je pris le temps qu'il faut pour couvrir la distance, glissant un pied devant l'autre, ce qu'on fait d'ordinaire, en commençant par la pointe ainsi qu'on s'exécute, m'appliquant dans mon ombre à demeurer statique, et quasi invisible. N'effaroucher personne, surtout pas la p'tite mouche. Quoique, je dois le dire, un reste de lourdeur terrestre mêlé à une crainte de l'échec – ah, ce refus qu'un jour ou l'autre nous essayons – me poussait à ne pas rater la première fois. Elle, se tenait à deux pas, trois poils et des poussières. Et d'autres, ses semblables, des myriades, remuantes, pour tout dire allumées. Zélées qu'un rien échauffe, et menues et agiles, incapables pour le coup de garder un secret, quand d'autres, prétendait-on, subiraient un supplice sans prononcer un mot. Et je laisse de côté ces grosses filles paysannes qui n'y entendent rien, catholiques c'est à voir, et velues qui plus est, transpirant de l'aisselle, pour qui le moindre envol a des visées nuptiales. Elle, paraissait pensive. Un rien pâlichonne, ou c'était la lumière. Elle avait je ne sais quoi, une aisance, de la grâce dans l'art de se poser. Des yeux, on ne voyait qu'eux, et pour cause, la petite souffrait d'exophtalmie. Des yeux qui voyaient tout. Un corps frêle, mais quand même, thorax et abdomen, pas une ombre de graisse. Et quant à la cheville ! Des pieds un peu partout, et nus, qui pesaient pas. La taille à bonne hauteur. Ce qu'il faut, où il faut. Et des ailes, ah. Des ailes – translucides, de celles à travers quoi le monde inexorable apparaît lourd, pesant, d'une noirceur ineffable. Et des façons, tout ça, des gestes de rien du tout mais que les autres n'ont pas, des manières je n'ose dire, et tout ça bien à elle, un drapé des plus fins, et presque, oh quand j'y pense, l'allure combien légère, je dirais enlevée. Bref. Une petite créature tout ce qu'il y a de commun, regard d'entomologue, et d'unique à la fois, dont on se prend, s'éprend le temps d'un pas glissé, de côté et encore, qui vous transporte un homme et le plus aguerri. Je dis ce que je sais. Côté tango, en fait, je n'ai rien inventé. J'en serais incapable. Sauf à laisser filer et de fil en aiguille mon esprit et le reste, et l'émotion avec qui fait mouche à tout coup. Mais que c'est loin tout ça... Me voilà, pagayant sur des refrains d'eau morte, à tanguer, ça chavire, et tentant ce soir-là un pas de plus vers elle. Mais je dois m'expliquer. Car je parle et, parlant, j'en viens à l'écriture et plus exactement, car faut être précis, aux résidences d'icelle où lorsqu'on n'écrit pas on écoute une à une les mouches voler ensemble. Ce qui était le cas. Ne sachant si je dois faire état de l'ennui qui immanquablement s'empare de l'écrivain à peine il est lâché hors des mots, hors du temps ; parler des uns des autres, et plus encore peut-être de celui d'entre nous, argentin (va sans dire) et poète de surcroît. Quand rêvaient nos comparses, et c'est bien là le mot, rêvaient – comment dire ça, sinon tout simplement, de faire entre ses bras quelques pas de tango. L'envie est légitime. Et p'tite mouche tout autant s'y essaie, solitaire, et moi tout à côté, est-ce que je dois. Ou pas. Mentionner un détail : l'intéressé n'avait que des baskets aux pieds, et plutôt éculées. Chacun se met en quête. Le gardien, une aubaine, a dans sa parentèle un amiral (*dixit*) –

rien de très surprenant, la résidence a lieu dans une ville portuaire. Lendemain, jour d'adieux, il apporte les souliers, tout ce qu'il y a de chic, sans rien d'extravagant, tant la marine y veille – la pompe reste commune. Et pas moins au pluriel. Lesquelles sont sobres à souhait. Finement fuselées, et noires. Car cirées, on s'en doute, astiquées de la veille, et cela à l'œil nu se remarque d'entrée – sauf qu'en fait de tango le lustre ne suffit, quand bien même 42, peinture des plus courantes, est celle de qui je parle, un poète je répète, argentin qui plus est... Spacieuses sans être vastes, ni surtout avachies, réservées aux jours fastes à grand renfort de formes. La semelle en est ferme. Et conquérante pardi, de sorte qu'un poète (naïf un tant soit peu quand il troque ses baskets contre des escarpins) s'y reprend à deux fois comme s'il comptait ses pieds. Le voilà qui se lance. Silence dans l'assemblée... Et mouvement des corps. Le phrasé des marées n'a pas en l'occurrence un tempo plus enflé. La belle s'est rapprochée. Ce qu'aussitôt je fais, imitant ses manières, et ceci et cela, tandis que l'œil grandit sans bien savoir jusqu'où, jusqu'où je peux aller, obnubilé soudain par son offre de vol – je suis si jeune encore, et prêt à décoller. Et de fait nous voilà, survolant j'imagine, un lac, je ne sais plus trop, miellat où l'on aborde. Une trompe m'est poussée. Et comme elle à l'endroit où elle en avait une – je dis *avait*, l'a-t-elle encore ? Mais si jolie la sienne, et prête à tout toucher que j'en suis aujourd'hui parcouru de frissons. Je m'applique. À lamper, comme elle, et touche à touche. Ou presque. Pour reprendre l'envolée quoique à suivre ses figures j'ai peine, cœur chamboulé. Mais je vais un peu vite. Incertain, malhabile, sans savoir si je dois, ni à quoi m'en tenir. Quant à elle, elle se pose, scrute ses extrémités – les mouches ont de ces gestes... Et je ne sais toujours pas. J'ai fourmis dans les doigts. Les frotte, m'y essaie, de la pulpe les palpe sans la quitter de l'œil – un boxeur que j'ai vu procédait de la sorte pour enfiler ses gants. Sauf que combat y'a pas. Encore que. Car voilà qu'elle me colle, et me colle, me recolle. Mais que c'est agaçant. Le tango, quoi qu'on pense, est affaire de poète. Borges n'a rien dit d'autre. Comme lui et consorts, cœur plein, des bleus à l'âme, je reviens un instant sur mes pas, c'est pour elle. Et pour elle que je tangué. Et tanguai, car j'en tins, ayant tout autre chose en tête et cœur idem. Mais je ne savais pas quoi. Le tango nous a pris, le tango nous apprend. On n'en sortira pas. Et je suis étourdi. La voilà qui repart. Je m'accroche. Et me crache, rien de grandiose en fait, si ce n'est que hors sol ses voltes et les miennes subitement s'électrisent. Peut-être je me trompe. Si seulement elle parlait... Mais elle est tout silence. Hormis ce vrombissement qui me remplit la tête. La tête et au-delà. Qu'est-ce que je m'imagine ? La serrer un instant, oh. Que le temps nous prenne. Le temps d'une aventure... Oui mais. Je m'interroge. De quel type, quelle nature ? Quant à elle, elle attend. Un geste, un mot, ou quoi ? Je n'ose rien formuler de peur de l'effrayer. Et je ne suis pas certain... Moi qui la regardant ne la vois que passer. Passer et repasser. Soudain elle a filé, c'est assommant – tout ça. Et j'ai tant à penser. Ceci d'abord, cela. On ne se figure pas. Ce que c'est que résoudre un problème d'équilibre, et rester droit quand même. Ne pas perdre le nord surtout, moins encore son sillage. Car elle tourne la p'tite mouche, tourne et tourne, tourneboule, que c'en est angoissant. Et moi je parle, je parle... Et ne sais toujours pas de quel sexe elle était. Un détail, dira-t-on. Mais dire *elle* est-ce exact ? Je questionne le langage, interroge alentour. L'anatomie ? Muette, ou je ne m'y connais pas. Le paysage itou, hormis des chiures partout, et jusqu'entre les pages. Mais je n'ai pas le choix. C'est elle et pas une autre, je l'ai dit. Je me soumets au genre. Sauf qu'elle ne semble pas l'entendre de cette façon. Qu'y puis-je ? N'en pas faire une affaire. Bien que féminité pousse à l'exhibition (refrain connu). La gente y est sujette, et de mœurs assez libres, incapable d'en rester à un seul partenaire. Peut-être, mais pas p'tite mouche. Encore que. Car voilà qu'elle minaude. Et sautille, tournicote, remuée de frissons, agitant son fessier, ou si j'ai confondu. Rien de très outrancier. Mais

quand même. Elle s'éloigne. Se transporte à deux pas. Presque rien, direz-vous. Elle m'a plaqué tout net. Je sais, je m'imagine. Anxieux suis par nature. Elle en joue, la p'tite mouche. Feignant de m'ignorer, pour s'approcher soudain, mais que c'est compliqué, et moi je fais de même, un milli-millimètre, et moins encore peut-être. Je m'avance. Gros sabots, tremblant un peu quand même. Les membres en alerte. Mais de quoi ai-je l'air ? Elle, tout aussi légère, et menue. Une pirouette. Et petite, pas pour rien, ayant souffert, enfant. Nous venons de si loin, elle et moi. Sans famille. Et je ne compte pour rien la smala de cousines occupées, paille au bec, à sauter, suçoter. Elle a sorti sa trompe. Une petite trompe de rien du tout, mais tellement, comment dire – engageante. Un point à préciser. Il en va de l'honneur, et du sien comme du mien. Certes nous partageons un penchant pour la bouse... Encore qu'elle n'y touche guère, se plaisant à zoner dans ces régions culières où se tient l'excrément. – *Excrémentielle*, p'tite mouche ? Elle si gracieuse pourtant, distinguée avec ça, gracile, et si mouvante, des petites pattes partout prêtes à être des mains. Lesquelles ne demandaient qu'à prendre ce qu'on leur offre, mais sans s'en emparer, s'en tenant au contact, sans jamais s'attacher, elle qui passe et qui vient, s'en retourne et s'en va. D'où mon agacement. Par ses façons, tout ça, je te prends tu me laisses, d'aller et de venir, et rien, pas même un signe. Est-ce que je comprendrais. Les mots par qui tant de relations se nouent et se dénouent... Assez ! Je passai à l'attaque. C'était plus fort que moi, affaire de phéromones. La pulsion comprenez gonflait mes mandibules, j'étais si jeune alors. Et un rien romantique. J'espérais. Un baiser, plus si affinités (mais c'est mon inconscient). Sur les lèvres, non pas, craignant que son haleine ne fût un peu forte. Mais dans le cou c'est ça, juste derrière la tête, un si joli minois (lequel était vraiment, mais vraiment expressif, tout ce qu'il y a de racé), je pense au petit creux sous le casque, à la nuque, on s'attend d'ordinaire à trouver un collier, ce n'était pas le cas, tout au moins cette fois-là, elle avait le cou nu, mais nu... Je n'ose y croire. Tandis que, trépignant, j'avais des mains partout et ne savais qu'en faire. Et des pieds tout autant. Quand nous nous étreignîmes. Cela dura longtemps. Je n'ai pas oublié.

Pascal Commère est né en 1951. Poète, romancier, essayiste, etc. Dernières publications en poésie : *Tashuur, un anneau de poussière* (Obsidiane, 2011), *Des laines qui éclairent, une anthologie* (Obsidiane / Le Temps qu'il fait, 2012) ; en prose : *Noël hiver* (Le temps qu'il fait, 2010) ; et, tout récemment, un *Petr Kràl* dans la collection *Présence de la poésie* (Éditions des Vanneaux).